

(VIII^e ANNÉE.)

N^o XVII.—TOME XVII.

129

25 SEPTEMBRE 1829



PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES



DES MODES

Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentant des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement.

Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

L'ÉPINGLE.

Il y a pour les épingles comme pour les humains des destinées obscures et des destinées illustres. Ce second lot fut celui de l'épingle dont nous allons raconter les aventures historiques.

En 1660, Ninon de l'Enclos, entourée de sa brillante so-

ciété, en partageait les hommages avec M^{me} Scarron. Tandis que la gaité et les saillies animaient leur conversation, M^{me} Scarron laisse par mégarde échapper de sa poche la plus élégante petite pelote qu'il fût possible de voir. Ce doit être un cadéau, chacun veut le deviner; l'aimable prude avoue qu'il lui a été donné par l'abbé Gobelin, et la folle Ninon voulut que la première épingle y fût placée par elle.

Bientôt l'épingle, suivant les destinées de M^{me} Scarron, arriva jusqu'aux doigts de Louis XIV, où maintes circonstances piquantes signalèrent son existence. Les événemens changèrent; le monarque mourut, mais M^{me} de Maintenon ne perdit jamais le souvenir de l'épingle: elle en dit l'histoire au duc du Maine; celui-ci la répéta à Louis XV, qui était lui-même grand raconteur. Un soir, chez M^{me} Dubarry, il sut réveiller avec succès, par ce récit piquant, l'ennui d'une conversation languissante. La comtesse ne se contenta pas de rire de l'histoire, elle voulut la continuer à son tour. Sur ses instances, le roi fit venir, du cabinet où il conservait les curiosités provenant de ses ancêtres, l'écrin de Louis XIV. On y trouva le ruban où était brodée la devise de M^{me} de Maintenon, et où la célèbre épingle était attachée. « Je la garderai, s'écria impérieusement la comtesse, elle attachera dès aujourd'hui ma touffe de plumes. » Le monarque eut beau la réclamer; la comtesse, avant de la rendre à son royal amant, se plut à la faire servir aux choses les plus bizarres. Elle s'en servait tantôt pour attacher à un rideau la perruque du chancelier, qui la faisait pouffer de rire lorsque la tête chauve de ce magistrat rendait sa physionomie plus grotesque. Tantôt l'épingle éveillait le sentiment d'une douleur agaçante dans la jambe grêle de l'abbé Terray, qui supportait les piqures, comme n'ayant pas plus d'humeur que d'honneur, etc. Enfin, l'épingle, toujours réclamée par le prince, ne fut replacée dans l'écrin royal qu'après avoir servi de texte aux plaisanteries de tous ceux qui composaient la société de la comtesse, tels que M^r de Laborde, le banquier de la cour, le comte Louis de Narbonne, etc.

Nous approchons de la fin du dix-huitième siècle. Nous sommes à ces jours de gaité, de folie et d'autre chose où l'on répète à la Comédie Française *le Mariage de Figaro*. On sait qu'une épingle joue un petit rôle dans cette pièce de Beau-

marchais. Elle cachète le billet de Suzanne au comte Almaviva qui doit *renvoyer la cachet par le porteur* (Fanchette). Il s'écria, en la cherchant à terre, et en se piquant le doigt : *Le diable soit des femmes qui fourrent des épingles partout !* A ce propos, le comte de Narbonne raconta l'histoire de l'épingle de Ninon chez M^{lle} Contat, qui devait remplir le rôle de Suzanne. Le comte en était alors éperdument épris, et au moment de la voir céder à son amour. L'histoire qu'il racontait frappa M^{lle} Contat, et lui suggéra l'idée d'imposer une condition nouvelle à la passion de M. de Narbonne. Elle ne voulut céder à ses vœux qu'autant qu'il la mettrait en possession de la célèbre épingle, pour la première représentation du *Mariage de Figaro*. Il paraissait bien piquant à M^{lle} Contat de la faire passer du fichu de M^{me} de Maintenon, et de la tête du grand roi, à la lettre que Suzanne devait cacheter.

Comment s'en rendre maître ? Le plan fut bientôt fait. On dansait alors des quadrilles à la cour. Celui dans lequel M. de Narbonne devait figurer exigeait de la magnificence dans les habillemens. Le comte demanda quelques diamans pour paraître avec éclat le jour où l'on danserait dans le salon d'Hercule. Le roi, qui l'aimait, lui passait toutes ses fantaisies. Sa demande fut accueillie. Le comte se fit ouvrir l'écrin, et pendant qu'on arrangeait les diamans, il substitua une épingle vulgaire à celle qu'il convoitait ; puis il l'offrit à l'adorable Suzanne, qui tint aussi parole loyalement. Ce fut en effet cette épingle qui servit à cacheter la lettre à la première représentation du *Mariage de Figaro*. Mais, hélas ! ce fut là le terme de sa gloire. Elle fut perdue sur le théâtre à cette représentation même. Impossible de la retrouver malgré toutes les peines que l'on prit pour cela. Le comte de Narbonne et M^{lle} Contat en furent vivement affligés.

Ici finit l'histoire de l'épingle. Mais qui sait si la suite de ses aventures, interrompue pour nous, ne s'est pas continuée ? Qui sait si, comme elle paraissait y être destinée, elle n'a point passé depuis dans des mains illustres, figuré dans des circonstances importantes ? Et que d'amans regretteront de n'en pas savoir davantage ! Il en est pour qui la possession d'une épingle dérobée à l'objet de leur tendre préférence est un véritable trésor dont ils ne se déferaient pas pour des tré-

sors plus réels. Ceux-là leur bonheur est ignoré, peut-être en est-il plus doux; le mystère est le Dieu auquel l'Amour aime à sacrifier. Ne troublons pas leur félicité en demandant à connaître les aventures d'une autre épingle que celle dont nous venons de parler. Bornons-nous au chagrin d'en avoir perdu les traces, et de ne pouvoir donner les chapitres plus récents d'une histoire dont les incidens sont si curieux, et dont le sujet est si piquant.

— Nous ignorons si c'est précisément en commémoration de cette épingle, que la mode vient d'intituler *épingle à la Ninnon* un joli genre de bijoux dont les femmes se servent pour fixer leurs chemisettes, redingotes, fichus, etc. Il est formé par un médaillon ovale dont le tour est richement travaillé soit en or ou en pierreries. Le milieu renferme des cheveux, un portrait, une antique, quelquefois une seule grosse pierre précieuse. Il paraît que cet ornement est destiné à remplacer la vogue des bracelets, car on aperçoit peu d'élégantes qui n'aient une de ces riches épingles sur la poitrine.

— On s'occupe de la coupe des manches dans les ateliers de nos plus fameuses couturières. On se propose de les faire étroites du bas pour les robes d'étoffes; les gazes et les tissus légers conserveront les manches larges comme nous les portons aujourd'hui. Sur le velours et le satin, nous en verrons d'extrêmement larges, depuis l'épaule jusqu'au coude où elles retomberont sur un amadis qui formera le reste de la manche jusqu'au poignet.

— La mode des corsages unis fait disposer différens genres d'accessoires pour orner les devans des redingotes. Les brandebourgs seront beaucoup portés, assure-t-on, cet hiver.

— On a déjà vu quelques robes de satin ornées, au bas du jupon, d'un biais de velours de la même nuance que la robe; au-dessus du biais une torsade. La pélerine en satin était ornée d'une haute blonde noire froncée au bord.

— Les capotes en satin blanc ornées d'un demi-voile de blonde se font distinguer dans les équipages de nos plus grandes élégantes.

— On se prépare à sacrifier beaucoup de cachemires pour faire des robes de soirée.

— On vient de broder pour la marquise de L*** une robe en organdie qui est du plus délicieux effet. C'est un semé de pe-





Petit Courrier des Dames.
 Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra
 Chapeau de gros de Naples, Robe de mousseline foulard Des magasins de la Belle
 Anglaise, rue de la Paix N^o 20. Canexon de mousseline Des magasins de M^{me} Payan rue
 Montmartre N^o 167.

Ayuntamiento de Madrid

Boul
 Redingot
 Ybert pla



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 2.º près le passage de l'Opéra
 Redingote à collet et revers doublés de velours. Gilet gris perle Des Magasins de M^r.
 Yvert place de la bourse. Cravate noir mate sans col de Chemise.

Ayuntamiento de Madrid



tits bouquets de boutons de roses brodé en soie plate nuancée parfaitement. Au-dessus de l'ourlet, est une guirlande de roses dont la verdure s'échappe en demi-guirlandes qui traversent diagonalement l'ourlet, et se rétrécissent graduellement vers le bas.

MODES D'HOMMES.

La mode exerce despotiquement son empire sur les hommes, mais aussi ne règne-t-elle que par la grâce de Dieu. Aujourd'hui que la protection céleste semble être retirée à notre terre noyée et gelée par toutes les saisons confondues, c'est à peine si la capricieuse déesse parvient encore à gouverner à son bon plaisir quelques pieux fashionables ; le reste ne veut plus lui payer qu'un tribut sanctionné par les convenances et le bon sens.

C'est donc en vain que nos manufactures ont rivalisé en activité et en imagination : les magasins restent encombrés d'étoffes nouvelles d'une innombrable variété et d'un goût piquant. Ce n'est que par la nuance un peu plus claire des vêtemens de drap qu'on peut reconnaître que nos costumes ne sont pas encore ceux de la saison des frimas.

Habits. — Les couleurs vert-pomme, pomme de chêne, bleu anglais, et les diverses nuances de marron sont toujours en vogue. La coupe de l'habit est entièrement à l'anglaise : collet très-haut par derrière et très-flexible ; basques sans fausses poches, très-larges, longues et arrondies par le bas.

Gilets. — Les gilets également à schall ou à collet droit sont généralement en soie de couleurs tranchantes. On en voit cependant de fort élégans en casimir nommé des quatre-saisons.

Pantalons. — La forme des pantalons n'a rien de changé. En costume habillé, ils sont à petits ponts, et dessinent les formes ; très-larges et boutonnés par-devant pour le négligé. Les couleurs adoptées pour ce vêtement sont fort variées : les draps couleur raisin de Corinthe, tabac d'Espagne, bleu lapis, piqués en soie, sont très en vogue ; mais le *non plus ultra* est le tricot en laine d'une nuance qui a reçu un nom un peu

érotique, mais que notre devoir ne nous permet pas de défigurer : on la désigne *cuisses de bergère hdlées par le soleil* *.

Redingotes. — Le noir reprend faveur ; mais les nuances les plus communément portées sont le myrte, le bronze et les diverses nuances de marron. Les redingotes nouvelles sont à un seul rang de boutons ; la taille plus longue mais plus étroite qu'auparavant.

Les jabots reparaissent, mais beaucoup plus étroits qu'autrefois ; on en porte un double rang. On voit quelques chemises très-élégantes plissées en travers, avec des entre-deux brodés. Celles en étoffes de couleurs sont portées en grand nombre le matin.

ÉLUCUBRATION.

Comme elle était jolie la jeune fille qui la première fit battre mon cœur d'écolier, et remplaça par les palpitations de l'amour les naïves émotions de l'enfance ! Nous habitions la même maison, et tout-à-coup sans y avoir pensé, comme si cela devait être, nous nous aimions. Je me rappelle encore avec ivresse les moindres accidens d'une liaison pure comme notre âge, simple comme nos cœurs ; son souvenir me charme d'autant plus qu'elle fut plus innocente : on ne portait point alors ces larges robes qui déguisent toutes les grâces dans leurs énormes plis ; un vêtement léger dessinait toutes les perfections de ma jeune amie. Je n'oublierai de ma vie la petite robe rose que je lui vis un jour ; pour la première fois, ma main rencontra la sienne, j'osai la presser doucement et elle ne la retira point. Délicieuse étreinte du premier amour, aucun des plaisirs emportés qui te succèdent ne peut surpasser ta douceur, ni égaler ta volupté.

Des circonstances de famille nous séparèrent : je ne la revis plus. Nous étions bien trop innocens pour savoir nous retrouver. Depuis j'ai quelquefois entendu prononcer son nom, je n'ai pas voulu savoir ce qu'elle était devenue. Je ne veux la voir que comme je la vis alors, jeune, belle, séduisante. Si

* On trouve cette étoffe ainsi que le casimir des quatre saisons, chez M. Ybert, place de la Bourse, dont les magasins sont toujours les mieux assortis en tout ce que la mode enfante de nouveau.

j'apprenais où elle est, si j'approchais d'elle, sans doute elle me paraîtrait trop changée, j'apercevrais sur son visage les traces des années; je ne le veux pas. Que rien ne vienne gâter son souvenir, que je puisse à mon gré évoquer son image, pour récréer les heures de la solitude, qu'elle soit pour moi comme ces peintures toujours fraîches et brillantes qui conservent leur éclat en dépit du tems, et que nous voyons belles aujourd'hui comme nous les voyions jadis.

Mon cœur avait besoin de s'attacher; je ne croyais point que le monde pût lui présenter celle qu'il rêvait en secret. Je me mis à parcourir ces longues galeries de tableaux ouvertes aux amateurs des arts. J'aimais les voluptueuses scènes de l'Albane, les nobles têtes créées par le génie de Raphaël; je m'arrêtais avec émotion devant ces figures de femme qui troublaient ma jeune imagination: je leur prêtai tous les attraits qui flattaient mes desirs; long-tems j'avais considéré le beau visage d'Atala, je trouvais un charme inexprimable à partager le désespoir de René, je passais des heures entières à composer l'assemblage de toutes les émotions qui devaient déchirer son cœur. Un jour, à la campagne, comme j'entrais dans le château de M^{me} de B***, j'aperçus sur le perron une jeune personne dont la beauté me frappa: c'était Atala rendue à la vie; de la toile où le peintre l'avait placée elle était sortie pour entrer dans les réalités de la vie; je ne saurais dire le trouble où me jeta cette vue, il me semblait retrouver une ancienne connaissance et j'étais tout heureux de la voir échappée à la mort, ravie au tombeau où je l'avais vue descendre. Hélas! elle ne ressemblait que trop à la jeune vierge de l'Amérique. Après quelques mois j'assistais à ses derniers momens, je voyais la terre se refermer sur elle, et je sentis à la violence de ma douleur que les illusions de la tête ne sont rien auprès des véritables angoisses du cœur.

Après ces premières épreuves d'une ame encore neuve, que pouvaient être les nouvelles émotions qui m'attendaient? Il m'arriva de me sentir doucement attiré par quelques femmes dont la vue m'avait été agréable; mais combien furent froids les plaisirs de ces nouvelles amours: ici, une jolie figure déguisait la nullité d'un esprit étroit et sec; là, beaucoup de grâces et point d'ame; partout un vide cruel au sein du plus complet abandon. Plus d'illusions, plus de ces délicieux enchantemens qui ravissent l'homme au triste spectacle de la terre, qui lui ouvrent un monde nouveau, qui l'inondent de volupté, et semblent, par un bienfait du ciel, l'appeler un instant au partage des enivrantes jouissances d'une autre vie.

Cependant il y avait une ame qui devait comprendre la mienne : je n'étais point condamné à ne plus rencontrer que du plaisir sans bonheur et de l'amour sans ivresse. Était-elle jolie celle que je trouvai pour me rendre les charmes de mes premières émotions embellies par les grâces de l'esprit et les attraits du cœur? Je le crois : d'autres en douteront peut-être ; tout ce que je sais, c'est que je ne pus jamais rencontrer son regard sans trouble, que son sourire effaçait tous mes chagrins, que sa douce voix m'agitait comme une mélodie harmonieuse. Elle devina bientôt qu'il y avait en moi quelque chose qui n'était pas indigne d'elle : « Je vous attendais, me dit-elle un jour. » Et moi aussi j'attendais, sans oser l'espérer, cette heureuse et douce réunion de la beauté jointe à l'imagination, de l'esprit devenu le compagnon et presque le complice de l'amour, de tout ce qui peut faire conspirer pour le bonheur toutes les facultés qui ennoblissent l'homme et l'élèvent au-dessus des autres créatures. Que nos entretiens étaient simples et doux ! point d'appréts, point d'art ; un mot de gaieté succédait à une expression de tendresse : nous nous plaisions à mêler ensemble et le langage badin du monde, et les paroles naïves du cœur. Les heures s'écoulaient au milieu de ces causeries familières, et l'éclat de sa belle imagination corrigeait ce que la langue des passions peut avoir de fade et de monotone. Ce n'était plus ce mouvement inculte d'un cœur qui ne se connaît pas encore, cette ignorance du premier amour, c'était une combinaison plus parfaite, une espèce de civilisation appelée au secours de la galanterie, et l'heureux accord des richesses de l'esprit et des émotions de l'ame.

Aujourd'hui que les années se sont appesanties sur moi, j'aime à reprendre une à une toutes ces histoires de ma jeunesse : je me mets à rêver tout seul, je remercie le passé de me rendre un peu du bonheur qu'il me présenta ; je ressaisis la vie dans ces fragmens épars de mes premières années et je me console ainsi des ennuis de la vieillesse et des glaces de l'âge. Je voudrais pouvoir visiter tous les lieux qui furent témoins des sensations d'une époque si tôt passée : comme le chansonnier, j'irais revoir le *grenier où l'on est si bien à vingt ans*. Je visiterais la maison modeste où je voulais que l'amour me fit oublier la pauvreté, j'irais voir ce perron où m'apparut Atala, ces fenêtres où j'aperçus un objet aimé, où je trouvai le signal d'un tendre rendez-vous ; je voudrais pouvoir réunir ensemble tous ces débris d'un tems qui n'est plus, et en composer le monument de mes amours.

A ce Numéro sont jointes les planches 668 et 669.

PARIS. — Imprimerie de DUNDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.